Karl Georg Büchner

LENZ

Texte numérique mis à disposition par Jean-Michel Wissenberg, Professeur honoraire de l'Université Nancy-2

Georg Büchner (1813-1837)
Gravure sur bois de Hans Alexander Müller-Stuttgart

LENZ

Le 20 — Lenz traversa le montagne, les sommets et les hautes plaineses étaient sous la nuage, dans les vallées il y avait du vent et le pierres étaient nues comme des os dans le sec Jourdain. Il avait du plaisir à marcher par le pluie et le vent et il ne sentait pas le froid. Le Bonheur des vagues pendant la tempête, il le connaissait, il le connaissait bien. Quand le vent fait rage, il faut courir, il faut se tenir droit et marcher et prendre par la paume le vent qui vous fouette le visage jusqu'à ce qu'il vous contraigne, vous oblige, vous ne sentez rien, vous ne pensez à rien, vous êtes comme un nerve bringue, il fait mal seulement quelques heures après, quand vous vous reposez, quand vous vous êtes mis à l'abri, quand vous vous êtes agenouillé devant le pierres et embrassez vos os et vous vous sentez bien et vous vous vous

Ensemble, on a fait tout ce qu'on a pu pour que ça ne se voie pas trop, mais bon, on a pas vraiment trouvé de solution. Et, comme on a pas trouvé d'idée, on a décidé de la taille avec des ciseaux. Et, comme on a pas trouvé d'idée, on a pris des ciseaux et on a coupé les cheveux de Pierre-Yves

Puis il avança en secouant la tête. Oberlin revint vers Waldbach et allait lui envoyer quelqu'un, quand il l'entendit monter l'escalier de sa chambre. Un moment après quelque chose tomba dans la cour avec un si grand bruit, qu'Oberlin ne pouvait croire que ce bruit provînt de la chute d'un homme. La servante apparut pâle comme une morte et toute tremblante...

Il était assis avec une froide résignation dans la voiture ; celle-ci quittait la vallée et s'avançait vers l'ouest. Peu lui importait où on le conduisait ; plusieurs fois même, les mauvais chemins mettant la voiture en danger, il n'y resta pas moins très tranquillement ; il était indifférent à tout. C'est dans cet état qu'il fit route à travers la montagne. Vers le soir ils étaient dans la vallée du Rhin. Ils s'éloignaient peu à peu de la montagne, qui maintenant surgissait dans le crépuscule comme une vague de cristal bleu foncé, sur le flot tiède de laquelle jouaient les rayons rouges du soir ; sur la plaine, au pied des monts, s'étendait un voile bleuâtre et scintillant. L'obscurité s'épaississait à mesure qu'ils approchaient de Strasbourg ; c'était presque pleine lune, tous les objets éloignés étaient sombres ; seule la montagne voisine formait une ligne nettement dessinée ; la terre était comme une coupe d'or sur laquelle couraient en écumant les vagues argentées de la lune. Lenz regardait fixement devant lui, sans pensée, sans désir ; seulement, une sourde anxiété croissait en lui à proportion que les objets se perdaient dans l'obscurité. On dut descendre ; alors il fit de nouveau plusieurs tentatives pour attenter à sa vie, mais il était trop bien surveillé. Le lendemain matin, par un temps sombre et pluvieux, il entra dans Strasbourg. Il paraissait très raisonnable, il causait avec les gens ; il faisait tout comme les autres ; mais il y avait en lui un vide effroyable, il n'éprouvait plus aucune crainte, aucun désir ; son existence était pour lui un fardeau nécessaire... C'est ainsi que se passait sa vie * ...

* C'est le 20 janvier 1778 que Lenz était arrivé chez Oberlin ; il y resta jusqu'à la fin de février, époque où le pasteur, comme nous le voyons ici, comprenant qu'il ne pouvait le garder plus longtemps sans exposer sa sécurité et celle des siens, le fit conduire à Strasbourg, où il demeura plusieurs semaines, confié à des mains sûres. De là il se rendit à Emmendigen, auprès de Schlosser, qui venait de perdre sa femme, sœur de Gœthe et amie de Lenz. La démence de celui-ci, un peu calmée pour le moment, s'étant bientôt déchaînée plus furieuse que jamais, Schlosser mit le malheureux en pension chez un brave cordonnier du pays. Lenz redevint tranquille et commença même, avec un entrain inouï, à apprendre le métier de son gardien. Dans l'été de 1779, son frère vint le chercher et le ramena dans leur pays, en Livonie. Là, sa santé physique et morale s'améliora tellement, que bientôt il crut pouvoir postuler une chaire de professeur en Russie. Ayant échoué dans sa tentative, il quitta Riga, se rendit à Saint-Pétersbourg, vécut d'une vie de jour en jour plus misérable et retomba souvent dans ses accès de folie. Nous avons dit dans l'étude sur Georges Büchner de quelle façon il finit.

(Note du traducteur.)

Lenz,
nouvelle de Karl Georg Büchner (1813-1837)
est parue, dans un recueil de ses écrits,
chez Sauerländer, à Francfort, en 1850.

Traduite de l'allemand par Auguste Dietrich,
elle est parue chez L. Westhausser,
à Paris, en 1889.

ISBN : 978-2-89854-328-9
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 329 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org